



De la nomination : catégorisation et syntagmatique

Christine Portelance

Université du Québec à Rimouski

« *Quid est ergo tempus ? Si nemo ex me quærat, scio ; si quærenti explicare velim, nescio* »,
– Augustin, *Confessions* XI,14¹

Il sera ici question d'un jeu de langage si trivial qu'il a souvent été confondu avec le langage lui-même : nommer. Wittgenstein ouvre les *Investigations philosophiques* avec ce problème en le reprenant à partir d'Augustin pour en fait nous amener plutôt à considérer la multiplicité des jeux de langage. La question de la nomination, l'acte de référence par excellence, sera abordée par le biais du fonctionnement de la composition nominale en langues de spécialité² et j'entends montrer que la nomination est plus qu'un simple acte de désignation. La nomination sera certes traitée ici comme un procédé de référence, mais surtout comme un phénomène de découpage linguistique de la réalité, comme une opération de production de sens comportant deux partenaires, le langage et le monde. Le mot sens doit être compris dans la ligne de pensée de Gotlob Frege (1970 : 107) :

La dénotation d'un nom propre est l'objet même que nous désignons par ce nom ; la représentation que nous y joignons est entièrement subjective; entre les deux git le sens, qui n'est pas subjectif comme l'est la représentation, mais qui n'est pas non plus l'objet lui-même.

1. Cité par Wittgenstein dans les *Investigations*, n° 89.

2. L'expression en anglais me semble plus heureuse : “*language for special purposes.*”

Lors de travaux antérieurs en syntagmatique des langues de spécialité, je me suis consacrée à la description de nomenclatures en recensant les modèles syntaxiques des termes. À partir de matrices théoriques de description permettant de reproduire les configurations syntagmatiques de différentes classes de termes, j'ai procédé à des inventaires lexicaux d'un corpus de dizaines de milliers de termes. L'étude quantitative du vocabulaire montre que dans une nomenclature le nombre de mots graphiques croît avec le nombre de termes, mais que cet accroissement est de plus en plus faible au fur et à mesure que les termes augmentent. Concrètement cela signifie que pour une nomenclature de dix mille termes comportant trente mille mots graphiques, les cent mots les plus fréquents représentent trente pour cent des occurrences. Cette saturation du vocabulaire s'explique par le nombre de syntagmes, de composés, soit quatre-vingt-cinq pour cent des termes, et par l'existence dans les nomenclatures de deux types de séries, soit les syntagmes à tête identique et les syntagmes à détermination identique. Cette combinatoire des constituants de termes révèle la présence d'un potentiel de nomination au sein d'une nomenclature et fait de la place qu'occupe un terme dans une nomenclature un élément de sa définition. Ces travaux ont déjà fait l'objet de publications (Portelance, 1987, 1989, 1990). Je me suis intéressée par la suite à la nature des liens entre constituants ainsi qu'au comportement des termes en situation de référence, c'est-à-dire les termes actualisés dans le discours.

Cette deuxième phase m'a amenée à rejeter la dichotomie langue générale / langues de spécialité, opposition créée pour des raisons méthodologiques élevées quelquefois au statut d'épistémologiques. Je m'explique. D'une part, la linguistique contemporaine a plutôt boudé les études sur le lexique en faisant de la syntaxe le creuset méthodologique d'où jaillit la théorie linguistique (cf. Newmeyer, 1986). Dans cet exercice de modélisation, on le sait, les problèmes lexicaux sont considérés la plupart du temps comme des données inintéressantes et sont souvent écartés. D'autre part, la grande majorité des lexicologues élimine du champ d'investigation de la lexicologie le vocabulaire spécialisé qui se retrouve ainsi relégué à la terminologie, laquelle est souvent confondue avec la terminographie. D'exclusion en exclusion, on obtient une partition plus accidentelle qu'essentielle, division qui n'est qu'épiphénomène puisque dans tous les cas on se frappe à un même problème : l'absence d'une théorie sémantique adéquate. Depuis Saussure et sa théorie du signe subsiste une tendance à exclure la référence des études linguistiques. À

l'instar de Haiman (1980)³ et de Langacker (1987), j'estime que la sémantique ne peut éviter d'être encyclopédique. Dès lors, les phénomènes observés dans les langues de spécialités constituent des faits linguistiques parmi d'autres.⁴

Certains⁵ affirment que l'étude du lexique ne doit pas s'occuper de l'image scientifique du monde, mais qu'elle doit réfléchir l'image naïve du monde qui se dépose dans le lexique au fil du temps.

Dans cette image naïve du monde, existerait une géométrie naïve, une physique naïve, une botanique naïve, etc. Wierzbicka (1985) réplique à cet égard que l'opposition image scientifique / image naïve n'existe que dans certaines cultures,⁶ qu'elle est donc l'apanage du monde occidental. Une forme d'ethnocentrisme. Pour un même concept, Wierzbicka propose l'existence d'un concept maximum ainsi qu'une échelle conceptuelle reflétant la variété d'expériences que l'on peut avoir de ce même concept, échelle qui va de la compétence du profane à celle de l'expert.⁷ Il est vrai que l'on peut utiliser un ordinateur, le mot et la chose, avec une idée plus ou moins précise du fonctionnement interne de l'appareil. Il en va de même du téléphone ou de l'électricité, pour ne nommer que ceux-là.

Par ailleurs, pour utiliser une telle opposition, il faudrait de surcroît se situer en synchronie parce que dans une perspective diachronique les traits [naïf] et [non naïf] pour qualifier l'expérience du monde perdent de leur pertinence. En pensant aux changements successifs apportés à la physique par les Kepler, Galilée, Newton et Einstein (cf. Kuhn, 1970), on peut se permettre d'affirmer, sans trop de risques, qu'on est toujours naïf par rapport à quelqu'un. Par conséquent, je propose de définir la notion de catégorie de langue à partir d'une dichotomie à caractère prag-

3. Pour une autre discussion sur la frontière entre dictionnaires et encyclopédies, confer Eco (1986 : chap. 2).

4. Renou (1952:110) fait remarquer qu'en sanscrit les composés lourds, aussi nombreux en prose technique que dans les textes littéraires, constituent dans la prose technique « un élément pour ainsi dire organique du langage ».

5. Comme Aprejan, par exemple, cité par Wierzbicka (1985).

6. Ce qu'elle appelle les « *science-oriented cultures* ».

7. L'existence de théories « populaires » (*folk theories*) témoigne de cet état de faits. (cf. Kempton, 1987)

matique : expérience partagée par l'ensemble des locuteurs d'une communauté linguistique / expérience partagée par des sous-ensembles de locuteurs. Un sous-ensemble se définit par une situation de communication ou un univers de discours communs.⁸ Polanyi (1958) propose de voir dans la connivence des scientifiques une connaissance tacite indissociable de toute communauté scientifique. On comprend alors que certaines propriétés lexico-sémantiques n'existent que du fait de cette connivence. Ainsi, selon le niveau de connivence, les termes seront plus ou moins descriptifs, plus ou moins transparents. Pourtant, on ne peut s'empêcher de penser aux implications épistémologiques d'une attitude nominaliste extrême ou d'une position à la manière d'un Quine, pour qui seule la totalité de l'expérience peut constituer l'unité de la signification empirique.

Or Quine lui-même opère une disjonction entre la théorie de la signification et celle de la référence, tout en admettant que ces théories sont indissociables puisque l'on ne saurait traiter de l'une sans traiter de l'autre. Cette corrélation, aporétique de prime abord, s'appuie sur un refus d'accorder un statut d'engagement ontologique à l'usage linguistique. De même, il récuse une distinction stricte entre l'analytique et le synthétique et développe ainsi une position critique face au logico-positivisme. Avec de telles remises en question, on peut se demander s'il existe pour Quine d'autres certitudes que celle de l'existence du langage.⁹ L'autre posture dans le présent article consiste à montrer que la syntagmatique en langues de spécialité, qui réfléchit l'acte de nomination, illustre une telle oscillation entre les deux pôles « sens » et « référence » et qu'elle constitue bien un réseau de règles sous-jacentes au jeu de la nomination.

On peut objecter que certains syntagmes terminologiques constituent des cas limites et ne semblent exister que pour la nécessité du catalogue (cf. Auger, 1978). Si on est en droit de douter qu'il y ait pour des termes comme degré d'inclinaison d'un vaisseau spatial par l'éjection de gaz par les tuyères (*nozzle gas ejection ship altitude control*) de réels locuteurs, en revanche il n'existe pas de limite de longueur purement linguistique pour les composés, la contrainte dépend de facteurs pragmatiques liés à

8. Pour traduire la notion de « langues de spécialité », l'anglais a également recours à l'expression *sublanguages*.

9. En cela, il rejoindrait Wittgenstein dans la rupture entre le *Tractatus* et les *Investigations*, un fractionnement qui laisse entendre que la vérité est justement dans cet interstice, dans cette brèche (pour la discussion sur le passage d'une posture à l'autre, cf. Pears, 1993)

la communication (cf. Renou, 1952 : 105). Pour éviter les termes « virtuels », j'ai examiné des composés lourds en situation discursive par l'étude de courts textes tirés d'une revue technique. Dans un texte¹⁰ d'environ mille deux cents mots portant sur les tubes cathodiques, j'ai trouvé la série suivante :

tube cathodique
tube image
tube image couleur
tube image couleur plat à coins carrés

À chaque terme de la série, on note un ajout d'information, car la détermination ajoutée est différentielle. On remarque que l'adjectif cathodique tombe ; cette détermination devient implicite puisqu'il n'existe pas de série de tubes non cathodiques dans le même domaine.

La caractérisation [cathodique] devient inutile lorsqu'elle n'est plus différentielle. Ce mécanisme de réduction opère assez fréquemment, il s'appuie sur le principe de redondance et s'apparente à l'apocope en langue parlée. D'ailleurs, au début du texte, tube cathodique est posé comme terme générique et, une fois le thème posé, la connivence établie, le terme n'apparaît plus ensuite que sous la forme tube.

Le terme tube image couleur plat à coins carrés est un cas intéressant. Il ne s'oppose pas à un terme comme tube image couleur bombé à coins ronds puisque dans ce deuxième cas l'objet constitue le prototype de la série. Les caractérisations [plat] et [coins carrés] de cette génération de tubes désignent des éléments qui diffèrent d'une information contenue implicitement dans tube. Ce phénomène s'accorde avec la théorie de l'information selon laquelle l'information est inversement proportionnelle à la fréquence.

Imaginons maintenant que cette génération de tubes soit le produit standard. Si mon raisonnement est juste [plat] et [coins carrés] devraient tombés et devenir implicites. Qu'advierait-il alors de l'ancien prototype ? Je suis portée à croire que les caractéristiques implicites de ce

10. Ce texte est tiré de la revue *Toute l'électronique* 511 (1986). Il fait partie d'un corpus constitué par le Groupe de recherche en lexicologie, en terminologie et en sémantique (GRESLET) de l'Université de Montréal.

dernier ne referaient pas surface. Cette intuition est renforcée par l'utilisation de tubes classiques qui désignent plus loin dans le texte les tubes qui ne sont pas de la nouvelle génération, c'est-à-dire sans les caractéristiques [plat] et [coins carrés].

Le recours à expression tubes classiques consisterait alors en une stratégie terminologique de discours parmi d'autres. On peut penser également à tube rétro, tube traditionnel, etc. Par ailleurs ces « nouveaux » tubes seront vraisemblablement remplacés bientôt par des écrans à cristaux liquides, et tout le processus reprendra... L'apparition d'un nouveau produit reléguant l'ancien à un statut particulier n'est pas un phénomène rare ou isolé. Pensons par exemple à un produit de grande consommation : le Coca-Cola. Transformé il y a quelques années en nouveau Coca-Cola, il a dû, sous la pression de la demande, être remis sur le marché avec son goût traditionnel sous l'appellation Coca-Cola Classique.

D'une terminologie spécialisée, passons maintenant à l'examen de termes d'utilisation courante : café filtre et cigarette filtre, deux composés binominaux présentant en surface des détermination identiques.

Il est impossible d'imaginer que la signification de ces composés jaillisse de la rencontre de deux lexèmes sans que la connaissance du monde extérieur n'intervienne. Comme le dit Bolinger (1967), le sens précède l'expression linguistique, il n'a pas à être extirpé de l'expression. Il m'apparaît cependant que ce ne soit pas le seul facteur à retenir. La nomination est rarement un acte isolé, elle correspond fréquemment à un besoin de catégorisation ou de sous-catégorisation et ce besoin établit le caractère relatif de l'arbitraire du signe.

L'expression café filtre s'oppose à café instantané, café au percolateur, café *expresso*, etc. et la détermination [filtre] présente dans ce cas un tout autre rapport sémantique avec la tête du syntagme. Ici, c'est le mode de préparation qui sert de trait distinctif. La caractérisation [filtre] est distinctive, mais elle n'est pas issue d'un simple rapport à l'objet nommé ; elle doit se lire en fonction de l'ensemble des objets à différencier dans une même catégorie, dans un même champ d'expérience.

Le deuxième exemple illustre bien comment la nomination par sa syntagmatique souscrit au processus de catégorisation. Lors de l'apparition de la cigarette sur le marché, l'objet ne comporte pas de filtre, le référent ne s'oppose alors qu'à des objets tels cigare, pipe etc. Par la suite, on introduit une nouvelle cigarette ayant comme particularité un bout filtre ; cigarette filtre est une réduction de cigarette à bout

filtre. Dans une situation de concurrence, cigarette devient l'hyperonyme de cigarette à bout filtre et de cigarette à bout uni, ce dernier objet est ainsi renommé pour les besoins de sous-catégorisation. Puis, les habitudes de consommation évoluant, le deuxième type de cigarette devient le plus répandu si bien qu'il est désigné maintenant par le générique ; il faut généralement apporter des précisions lorsque l'on désire une cigarette sans filtre, expression qui remplace maintenant dans l'usage cigarette à bout uni. On dit également, par aphérèse, des sans filtre. La transformation de la détermination [à bout uni] en [sans filtre] révèle dans la catégorisation le recours à un élément central de la catégorie, à un prototype, sans que ce dernier n'ait nécessairement une référence d'une absolue stabilité.¹¹

S'il n'y pas, théoriquement, de contrainte de longueur, quel type de contraintes sous-tend la composition ? Cette question est traitée à partir d'une enquête auprès de locuteurs par Downing (1977) qui affirme qu'il n'y a pas de contrainte purement linguistique pour les composés binominaux, les contraintes sont d'ordre contextuel. Un de ses répondants, par exemple, croit que *egg bird* serait un composé plausible s'il existait des *tube birds*.¹² Si le composé cube sphère est impossible, c'est tout simplement qu'il ne saurait y avoir de contexte, affirme-t-elle. Et pourtant, même pour cet exemple, il est possible d'imaginer un contexte : si un cube tourne à grande vitesse, il ne peut qu'emprunter la forme d'une sphère.

Conclusion

Les composés, dans les nomenclatures comme en situation de discours, montrent par leur organisation en séries, par la dynamique relationnelle dans les séries et entre les séries, que la souplesse des liens sémantiques empêche le figement¹³ définitif des composés.

11. Pour la notion de prototype, cf. Lakoff (1984) et (1987). Pour la discussion comparant deux versions de la théorie du prototype cf. Kleiber (1990).

12. Oiseau éprouvette.

13. Cette question est étudiée par Gross (1988) et par Portelance (1989).

Je fais l'hypothèse que cette entrave à la stabilité du lien signifiant / signifié¹⁴ – le fait que l'usage linguistique empêche la cristallisation dans la monosémie – constitue une stratégie cognitive permettant d'adapter l'outil langagier au fil de l'expérience. Cette « imperfection » de la capacité lexicale de l'être parlant serait garante de l'évolution linguistique comme de l'évolution cognitive, ce qui ramène en mémoire une des interrogations¹⁵ des *Investigations*, au numéro quatre-vingt-quatre :

Mais qu'est-ce qu'un jeu que des règles limitent en toute occasion ? dont les règles préviennent toute équivoque, lui bouchent tous les trous. Ne pourrions-nous imaginer une règle qui règle l'application de la règle ? Et une équivoque que supprime cette règle – et ainsi de suite ?

Les règles de la composition nominale, à valeurs intrinsèque et extrinsèque,¹⁶ possèdent bien une sorte de mécanisme de manquement aux règles, mécanisme qui opère sur les conditions d'application des règles toutes les fois qu'un changement de prototype, un changement d'élément de comparaison, survient à l'intérieur d'une catégorie. Le déplacement du centre dans une catégorie transforme alors le système de valeurs en redéfinissant les contenus implicite¹⁷ et explicite. Si la redistribution de l'explicite et l'implicite est prévisible, la forme des contenus et la stratégie lexicale qui en découle ne le sont pas. C'est pourquoi il semble difficile, dans l'état des faits d'accorder au phénomène que j'ai appelé « mécanisme » un statut de règle. Le phénomène en question, malgré sa structure d'apparence chaotique, n'en existe pas moins.

Les règles de la composition, pour reprendre un exemple cher à Wittgenstein, ne constituent donc pas des rails prédéterminées se déroulant à l'infini, mais bien, je file la métaphore, des règles comportant leur

14. On avance souvent que la principale caractéristique de la langue technoscientifique est la monosémie.

15. Le lecteur ne doit pas inférer de cette citation que Wittgenstein propose effectivement l'existence d'une métarègle.; aussi, il faut comprendre que c'est bien l'interrogation elle-même qui est reprise ici.

16. Il s'agit des deux types de valeur proposés par Saussure (1978 : 158-159).

17. La connaissance tacite, a priori.

propre mécanisme d'aiguillage. Nommer est un jeu qui consiste, par l'interaction du langage et du monde, à produire du sens infiniment.

Bibliographie

- AUGER, P. (1978), « La syntagmatique terminologique : typologie des syntagmes et limite des modèles en structure complexe ». Dans *Table ronde sur les problèmes de découpage du terme*, Montréal : AILA-Office de la langue française.
- BOLINGER, D. (1967), « Adjectives in English Attribution and Predication ». Dans *Lingua* 18, North Holland Publishing.
- DOWNING, P. (1977), « On the Creation and Use of English Compound Nouns » Baltimore : *Language*, vol. 53, no. 4.
- ECO, Umberto (1986), *Semiotics and the Philosophy of Language*. Bloomington : Indiana University Press [1984].
- FREGE, Gottlob (1970), *Écrits logiques et philosophiques* [1879-1925]. Paris : Seuil.
- GROSS, G. (1988), « Degré de figement des noms composés ». *Langages* 90, Paris.
- GUILBERT, L. (1967), « La dérivation syntagmatique dans les vocabulaires scientifiques et techniques ». Dans *Les langues de spécialité*. Saint-Cloud : Actes du Stage de Saint-Cloud.
- HAIMAN, J. (1980), « Dictionaries and Encyclopedias ». Dans *Lingua* 50, North Holland Publishing.
- JACKENDOFF, R. (1994), *Patterns in the Mind. Language and Human Nature*. New York : BasicBooks-HarperCollins Publishers.
- KEMPTON, WW. (1987), « Two Theories of Home Heat Control ». Dans *Cultural Models in Language & Thought*. D. Holland and N. Quinn, Ed. Cambridge U. Press.
- KLEIBER, G. (1990), *La sémantique du prototype*. Paris : PUF.
- KRIPKE, S.A. (1972), « Naming and Necessity ». Dans *Semantics of Natural Language*. Dordrecht-Holland : D. Reidel Publishing Company.
- KUHN, T.S. (1970), *La structure des révolutions scientifiques*. Paris : Champs, Flammarion [1962].
- LAKOFF, G. (1984), *Classifiers as a Reflection of Mind*, Cognitive Science Report Series, N°19. Berkeley : Institute for Cognitive Studies, U of C Berkeley.
- (1987), *Women, Fire and Dangerous Things*. What Categories Reveal about the Mind. University of Chicago Press.

- LANGACKER, R. (1987), *Foundations of Cognitive Grammar*, vol 1. Stanford University Press.
- NEWMeyer, F.J. (1986), *Linguistic Theory in America*. San Diego : Academic Press.
- PEARS, D. (1993), *La pensée de Wittgenstein* [1987]. Traduit par Christiane Chauviré. Paris : Aubier
- POLANYI, M. (1958), *Personal Knowledge*. Towards a Post-Critical Philosophy. University of Chicago Press.
- PORTELANCE, C. (1990), « Définition et potentiel de dénomination d'une nomenclature » dans TTR. Études sur le texte et ses transformations, vol. 3, n°1, Association canadienne de Traductologie [Montréal].
- (1989), « Syntagmes et Paradigmes ». Dans *Meta*, vol 34, no°3 [Montréal].
- (1987), « Fertilisation terminologique ou insémination terminologique artificielle » dans *Meta*, vol. 32, n°3 [Montréal].
- QUINE, W.V.O. (1960), *Word and Object*. Cambridge : MIT Press.
- RENOU, L. (1952), « Sur l'évolution des composés nominaux en sanskrit ». *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* 52.
- SAUSSURE, Ferdinand de (1972), *Cours de linguistique générale*, sous la dir. de Tullio de Mauro. Paris : Payot. coll. « Bibliothèque scientifique Payot ».
- WITTGENSTEIN, L. (1986), *Tractatus logico-philosophicus* [1922] suivi de *Investigations philosophiques*. Trad. de l'allemand par Pierre Klossowski [1935]. Paris : Gallimard, coll. « TEL ».